

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Sous le signe de l'aliénation

Laurent Dubé, *Sous les marronniers*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1996, 236 p.

Frédéric Martin

Numéro 89, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38117ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, F. (1998). Compte rendu de [Sous le signe de l'aliénation / Laurent Dubé, *Sous les marronniers*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1996, 236 p.] *Lettres québécoises*, (89), 24–25.

# La mort annoncée du cours classique

Des moments inoubliables qui nous permettent de comprendre un peu mieux d'où nous venons.

RÉCIT  
Adrien Thério

**M**ORT DE SA BELLE MORT depuis une quarantaine d'années, soufflé par la Révolution tranquille qui a chambardé tout l'enseignement au Québec, à la fin des années cinquante et au commencement des années soixante, voici que le cours classique refait surface dans un rappel de lointains souvenirs. Laurent Dubé a été parmi les derniers à vivre ou survivre aux soubresauts de ce cours d'humanités qui était censé faire de tous ceux qu'il attirait dans ses filets des *testes bien faites*. Difficile de juger du résultat en l'absence de tout autre système qui aurait pu nous mener aux portes de l'université.

## Des testes bien faites

En ce temps-là, peu de fils de cultivateurs pouvaient penser faire des études avancées. Rares étaient les parents qui avaient les moyens de payer les frais de huit années passées dans des séminaires ou des collèges. Quand un enfant montrait beaucoup de talent à l'école, le curé tâchait de lui trouver un bienfaiteur qui paierait en tout ou en partie les frais de cette longue hibernation. On espérait qu'à la fin, le fils reconnaissant entrerait dans les ordres comme on disait si bien. M. Dubé, lui, a opté, le temps venu, pour une carrière libérale. Devenu juge aujourd'hui, le voici qui remonte le fil des ans pour nous dire comment cela se passait dans un séminaire à la fin des années quarante et pendant la décennie suivante. Nous sommes au séminaire de Rimouski. C'est le séminaire diocésain puisque l'auteur est né à Saint-Paul-de-la-Croix. Mais à Rimouski ou à Nicolet, c'est du pareil au même puisque c'est le même rouleau compresseur qui se charge de faire des *testes bien faites*.

En fait, même si le récit est linéaire et nous conduit des *Éléments latins* jusqu'à la fin, en Philosophie II, nous avons surtout affaire, dans chacun des chapitres, à des sketches qui tâchent d'illustrer certains moments importants de cette vie d'étude parsemée de temps en temps de visions d'ailleurs ou venues d'ailleurs. Évidemment, certaines expressions reviennent régulièrement comme les maîtres de salles, le directeur, le préfet des études, M<sup>gr</sup> le Supérieur ; on se retrouve dans des salles d'étude, des réfectoires, des dortoirs dont les dimensions ne

sont pas données. Si mon souvenir est bon, c'étaient des centaines d'étudiants qui étaient cordés les uns sur les autres, parfois pendant des heures et des heures comme au dortoir par exemple.

Tout au long du récit, l'auteur utilisera les noms de famille de tous ces éducateurs qu'il côtoiera. J'en ai reconnu plusieurs au passage puisque j'ai fréquenté la même institution quelques années avant M. Dubé.

L'auteur exagère-t-il ? De retour chez lui pendant les premières vacances de Noël, on le retrouve dans sa chambre le nez dans ses livres. « Le séminaire m'avait initié à la drogue de la connaissance, au plaisir d'étudier les beaux textes de la littérature [...] » Après quatre mois d'*Éléments latins*... ! Passons. De retour au séminaire. Nous sommes en 1952. Une année difficile à oublier puisque en quelques heures, le feu avait rasé une grande partie de la ville. Restaient debout le séminaire, l'évêché et la cathédrale. Congé forcé pendant quatre mois. Le collégien se remet difficilement aux travaux des champs. Et il ne faut surtout pas compter sur lui pour nous faire entrer dans la vie intime d'une

famille de cultivateurs de l'époque. Sa famille, c'est le séminaire, ce sont les études. Mais les études, il faut en sortir de temps en temps. M. Dubé, qui ne semble pas être un grand sportif, joue au ballon, à la balle-aumur, mais il est plus à l'aise avec son cor dans la fanfare. Cela lui permettra, avec ses compagnons, de faire quelques promenades en dehors de Rimouski.

## La grande visite

D'autres moments inoubliables : les *Compagnons de la Chanson* « venus nous offrir les airs de la lointaine France ». À l'entracte, Bozo ou Félix, comme vous voudrez, qui commençait une carrière qui allait le propulser à l'avant-scène. On aura aussi droit à la visite du premier ministre du Québec, Maurice Duplessis. Un peu plus tard, à celle du premier ministre du Canada, Louis Saint-Laurent. Ce dernier semble



avoir été moins apprécié que Duplessis qui parlait du « respect des maîtres » et des « mérites de l'éducation ». Saint-Laurent, « dans notre esprit, était nettement identifié aux affaires et aux protestants ». Et pour initier ces jeunes gens à la musique, M. Beaulieu (l'abbé Georges) réussissait à attirer au séminaire quelques grands noms. « Ainsi nous avons pu acclamer les plus grands maîtres du clavier, du violon, les plus belles déesses de la harpe et du chant. » Et j'allais oublier l'échappée en autobus au Cap-à-l'Original, journée remplie d'émois s'il en fut une. Il paraît que c'est vraiment extraordinaire. Dire que j'ai manqué cela pendant mon séjour là-bas !

Et je n'ai jamais été invité à faire partie de la Patente, de son vrai nom, L'Ordre de Jacques Cartier. Une « société secrète qui, selon M. Michaud, le directeur, œuvre à la défense de nos droits, de notre langue et de notre foi ». Initiation, rencontres secrètes, etc. En 1960, avec la Révolution tranquille, la Patente a disparu.

## Développer le libre arbitre ?

Voici l'auteur en Philosophie I. Même si le professeur invite les étudiants à développer « leur libre arbitre », il reste qu'il faut toujours « demander des permissions, des laissez-passer à tout propos ». Et



« défense de lire les plus beaux livres [...] ». « Défense de dire, de penser autrement des autres. » C'est vers la même époque que la télévision fait son entrée dans la salle de lecture. Enfin, l'ouverture sur le monde ! Décriée par les bien-pensants, louangée par les autres. Signe des temps, la célèbre redingote bleu marine avec le ceinturon vert est reléguée aux orties. Et voici que ces garçons qui sont presque des hommes, qui sentent un peu trop l'enfermement, pour un rien, pour satisfaire leur ego, sautent la clôture. Pour éviter le renvoi, ils devront faire des excuses publiques. Puis, c'est « la prise de rubans », symbole de la vocation à venir. Et de dire l'auteur avant de quitter les lieux : « J'étais heureux, il est vrai, d'en découdre avec la cloche et le règlement [...] ». On ne peut qu'être d'accord. Au terme de ce récit, on peut se demander comment une institution comme le cours classique a pu vivre et si bien se défendre pendant si longtemps.

Comme on le voit, même après quarante ans, M. Dubé a bonne mémoire. Son récit est fait de façon sobre, mais il réussit quand même à recréer avec justesse, un brin d'humour et certaines critiques bien senties, la vie quotidienne d'un collègue ou d'un séminaire de cette époque. C'est un passé qu'il fait bon revivre et qui nous permet de comprendre un peu mieux d'où nous venons.

# Singulier

Guy Laflèche, éditeur

Les Éditions du Singulier Ltée  
30, place Giroux, Laval, Québec H7N 3J2

Guy Laflèche, **POLÉMIQUES**, 320 pages cousues - 24 \$ (chez votre libraire ou chez l'éditeur où on paie par chèque).  
*Polémiques II* sur la Toile en <http://tornade.ere.umontreal.ca/~lafleche/po.html>

## Cinq ans, et déjà un classique de la critique québécoise

*Bonheur d'occasion* n'a absolument rien à voir avec une œuvre d'art comme le sont les romans de Flaubert : il s'agit tout simplement d'un excellent roman populaire. Mais rien de plus. Assez larmoyant et d'un style plutôt mal assuré. *Un homme et son péché*, le roman placé au rang des chefs-d'œuvre de la littérature québécoise par quelques politiciens intéressés et d'innombrables professeurs incultes, est en fait une épouvantable niaiserie maisine et franchement mal écrite. Prix David, imaginez. *Maria Chapdelaine* ? Mais voilà un excellent roman pour adolescent ! Ah, vous aviez entendu dire qu'il s'agissait encore d'un autre chef-d'œuvre ?

En tête du chapitre sur l'édition critique, vous allez trouver un petit panorama réaliste situant correctement l'histoire de la littérature québécoise en quatre étapes : (1) la littérature coloniale de Nouvelle-France [des origines à 1760], (2) une survivance folklorique [1760-1860], (3) une « littérature » au service du catholicisme d'État [1860-1960], puis la mise en place [1940-1965] de (4) la littérature nationale.

Justement, l'histoire et l'état présent de l'édition critique québécoise, est tout à fait symptomatique de cette histoire culturelle, avec l'exemple d'une crise de crétinisme caractérisé, la « controverse » suscitée artificiellement et sans aucune justification scientifique autour de l'édition critique de *Maria Chapdelaine* par Ghislaine Legendre parue au Boréal Express (1980). Un chef-d'œuvre du genre. Pourquoi

## P O L É M I Q U E S

donc pensez-vous a-t-il été injustement dénigré ? Parce que ce travail remarquable a été réalisé sans aucune subvention gouvernementale, suggérez-vous ? Parce que le résultat était destiné au grand public, ajoutez-vous spontanément ? Je vous trouve vraiment baveux de faire de telles suggestions !

Universitaires, plagiaires et goupillonnaires; éditorialistes, fascistes et féministe(e); crétiens, sémioticiens et portmoderriens. Aucun des accusés n'a encore osé répliquer. Une chance. Il aurait été massacré.

Oui, mais c'est pas tout, ça. Lecteurs et lectrices, acheteur(e)s et acheteu(se)s, critiqu(e)s, agent(e)s de la cultur(e), et surtout féministe(e)s à la noix de coco, vous trouverez dans cet ouvrage un exposé bien informé sur le sens et les emplois du genre féminin en français : un plaidoyer pour la féminisation, mais contre le style bigenre.

Et non ce n'est pas tout : STOP ou ARRET ? Pour ou contre les cours de « création littéraire » à l'université ? La désignation « Place Montréal Trust », rue Sainte-Catherine. Et la s-é-m-i-o-t-i-q-u-e. Non ? oui ! Et même le postmodernisme de monsieur Jean-François Lyotard qui est proprement écrapouti dans les vulgarités à son juste mérite. Les « vulgarités » ? C'est le « transculturel », par exemple.

Aussi deux volets sur l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline. Hitler n'a pas été un grand peintre, heureusement. Céline, lui, aura été le plus grand styliste de la littérature française après Rabelais. Alors qu'est-ce

« Boulets rouges »  
*L'ACTUALITÉ*

« Iconoclastie »  
Robert Saletti  
*LE DEVOIR*

« Métier : polémiste »  
Michel Gaulin  
*LETTRES QUÉBÉCOISES*

« Un petit bijou »  
Réginald Martel  
*LA PRESSE*

« Du sang »  
Robert Major  
*VOIX ET IMAGES*